

**SHIRLEY
JACKSON**

**LA MAISON
HANTÉE**



RIVAGES/NOIR

Construite par un riche industriel au XIX^e siècle, Hill House est une monstruosité architecturale, labyrinthique et ténébreuse, qui n'est plus habitée par ses propriétaires. On la dit hantée. Fasciné par les phénomènes paranormaux, le docteur Montague veut mener une enquête et sélectionne des sujets susceptibles de réagir au surnaturel. C'est ainsi qu'Eleanor arrive à Hill House avec ses compagnons. L'expérience peut commencer. Mais derrière les murs biscornus, les fantômes de la maison veillent et les cauchemars se profilent...

Née il y a exactement cent ans, Shirley Jackson est considérée comme la reine du roman gothique moderne. On lui doit également le formidable *Nous avons toujours vécu au château* publié en Rivages/noir.

« Les histoires de Shirley Jackson sont parmi les plus terrifiantes qu'on ait jamais écrites. »

Donna Tartt

Du même auteur
chez le même éditeur

Nous avons toujours vécu au château
La Maison hantée

Shirley Jackson

La Maison hantée

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Mols
et révisé par Fabienne Duvigneau

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original : *The Haunting of Hill House*

© Shirley Jackson, 1979

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016
pour la présente traduction française

Couverture : © Archangel Images

ISBN : 978-2-7436-3840-5

pour Leonard Brown

1

Aucun organisme vivant ne peut demeurer sain dans un état de réalité absolue. Même les alouettes et les sauterelles rêvent, semble-t-il. Mais Hill House, seule et malade, se dressait depuis quatre-vingts ans à flanc de colline, abritant en son sein des ténèbres éternelles. Les murs de brique et les planchers restaient droits à tout jamais, un profond silence régnait entre les portes soigneusement closes. Ce qui déambulait ici, scellé dans le bois et la pierre, errait en solitaire.

Après des études de philosophie, le docteur John Montague s'était tourné vers l'anthropologie afin de mieux poursuivre sa véritable vocation : l'analyse des manifestations surnaturelles. Il tenait particulièrement à se faire appeler par son titre universitaire, espérant ainsi conférer un air de respectabilité à ses travaux jugés non scientifiques. La location de Hill House pour trois mois lui avait coûté cher – autant en argent qu'en fierté personnelle, car il n'aimait pas demander –, mais il comptait bien être largement récompensé lorsqu'on ne manquerait pas de saluer la publication de son ouvrage sur les causes et les effets des perturbations parapsychologiques dans une maison que beaucoup déclaraient « hantée ». En entendant parler de Hill House, il avait

d'abord douté, puis espéré, et maintenant qu'il avait enfin déniché ce qu'il cherchait depuis si longtemps, il déployait une énergie considérable pour mener son étude à terme.

Le plan du Dr Montague s'inspirait des méthodes utilisées par les intrépides chasseurs de fantômes du XIX^e siècle : il irait vivre à Hill House afin d'examiner la situation. Il avait d'abord pensé suivre l'exemple de cette femme de la haute société, qui s'installa le temps d'un été dans le célèbre manoir de Ballechin et convia un groupe de sceptiques et de convaincus auquel elle proposa, en guise de divertissement, d'alterner parties de croquet et observation des fantômes. Mais les sceptiques, les convaincus et les bons joueurs de croquet sont choses rares de nos jours, et le Dr Montague fut donc obligé d'engager des assistants. Sans doute les mœurs oisives de l'époque victorienne se prêtaient-elles plus aisément aux caprices de la recherche parapsychologique ; ou peut-être considère-t-on à présent qu'il est démodé de chercher à établir les faits au moyen d'un recensement minutieux des phénomènes. Toujours est-il que le Dr Montague ne dut pas seulement recruter des assistants, il se donna aussi beaucoup de mal pour les trouver.

Fidèle à l'idée du savant consciencieux qu'il se faisait de lui-même, il passa au peigne fin les archives des associations de médiums, les fichiers secrets des journaux à scandale, les rapports des parapsychologues, et dressa une liste de personnes qui, d'une façon ou d'une autre, à un moment de leur vie, avaient été impliquées dans des événements surnaturels de nature et de durée diverses. Il commença par rayer celles qui étaient mortes. Après avoir ensuite écarté les charlatans, les

imbéciles, et les assoiffés de gloire, il lui resta une douzaine de noms. Chacun reçut une lettre par laquelle le Dr Montague l'invitait à passer l'été dans une agréable maison de campagne, ancienne, certes, mais dotée de tout le confort – plomberie, électricité, chauffage central – et d'une literie en parfait état. Le but du séjour était exposé sans ambages : il s'agissait d'observer et de vérifier les rumeurs peu engageantes qui entouraient cet endroit depuis quatre-vingts ans. Le Dr Montague ne parlait pas ouvertement de maison hantée. En digne homme de science, il ne croirait à sa chance que lorsqu'il aurait réellement assisté à une manifestation paranormale entre les murs de Hill House. Mais ses lettres, empreintes d'équivoque, ne pouvaient que frapper l'imagination d'un genre de lecteur bien particulier. Il obtint quatre réponses. Les huit autres candidats avaient sans doute déménagé sans laisser d'adresse, à moins qu'ils ne se soient tout simplement lassés des phénomènes supranormaux – ou encore qu'ils n'aient jamais existé.

Le Dr Montague informa ses quatre assistants potentiels de la date à laquelle il serait en mesure de les accueillir. Il leur expliqua en détail comment se rendre à Hill House, précisant que nul habitant de la région ne se montrerait enclin à les renseigner.

La veille de son départ, les propriétaires de la maison le persuadèrent d'accepter un membre de leur famille parmi son choix d'invités. Parallèlement, il reçut un télégramme de l'un des candidats qui se rétractait sous un prétexte manifestement fabriqué de toutes pièces. Un autre, empêché par une difficulté personnelle, peut-être, ne vint pas et n'offrit aucun mot d'excuse. Les deux derniers se présentèrent à l'heure convenue.

Eleanor Vance avait trente-deux ans lorsqu'elle arriva à Hill House. Depuis le décès de sa mère, sa sœur restait la seule personne au monde pour qui elle éprouvât véritablement de la haine. Elle n'aimait pas non plus son beau-frère, ni sa nièce, âgée de cinq ans. Elle n'avait pas d'amis. Tout cela à cause des onze années qu'elle avait passées à soigner une mère invalide. Outre qu'elle était ainsi devenue infirmière autodidacte, elle souffrait désormais d'une sensibilité extrême à la lumière. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais été vraiment heureuse au cours de sa vie d'adulte. Son existence aux côtés de sa mère s'était religieusement ourdie autour de petites culpabilités, de reproches mesquins, noyés dans une lassitude permanente et un désespoir sans fin. Alors qu'elle n'était pourtant pas d'un naturel timide, elle avait vécu si seule, sans personne à aimer, qu'elle était gênée lorsqu'elle devait soutenir une conversation, même banale, et peinait à trouver ses mots. Son nom était apparu sur la liste du Dr Montague parce qu'un jour, alors qu'elle avait douze ans et sa sœur dix-huit – leur père venait de mourir moins d'un mois auparavant –, une pluie de pierres s'était abattue sur leur maison, aussi brutale qu'absurde, se déversant par les plafonds et le long des murs, brisant les vitres, tambourinant follement sur le toit. Le phénomène avait continué par intermittence pendant trois jours – trois jours durant lesquels les nerfs d'Eleanor et de sa sœur avaient été mis à rude épreuve, moins par les pierres, toutefois, que par les voisins et les curieux massés devant la maison. Et par leur mère, hystérique, accusant aveuglément les gens du quartier qui lui en avaient toujours

voulu depuis son arrivée. Au bout de trois jours, on avait emmené Eleanor et sa sœur chez des amis et le ruissellement de pierres avait cessé. Il n'avait jamais recommencé, même lorsque Eleanor, sa sœur et sa mère étaient revenues habiter dans la maison, et bien que le conflit avec le voisinage ne se fût jamais apaisé. Tout le monde avait fini par oublier l'épisode, à l'exception des gens que le Dr Montague avait consultés. Eleanor et sa sœur elles-mêmes, qui s'en étaient mutuellement attribué la responsabilité à l'époque, l'avaient chassé de leur mémoire.

Depuis toujours – aussi loin qu'elle s'en souvienne –, Eleanor attendait secrètement quelque chose comme Hill House. Tandis qu'elle s'occupait de sa mère, qu'elle portait cette vieille femme revêche de son fauteuil jusqu'à son lit, qu'elle lui préparait ses éternels plateaux – potage et porridge – et que, surmontant sa répugnance, elle lavait son linge souillé, elle s'était toujours raccrochée à l'espoir qu'un jour surviendrait un événement. Elle avait donc répondu par retour du courrier à l'invitation du Dr Montague, sans tenir compte des avis de son beau-frère qui insistait pour s'assurer auprès de plusieurs personnes que ce prétendu docteur ne cherchait pas à entraîner Eleanor dans des rites sauvages, des pratiques dont une jeune femme ne devrait pas avoir connaissance, selon la sœur d'Eleanor, avant d'être mariée. Peut-être ce Dr Montague – à supposer que ce fût réellement son nom, chuchotait la sœur d'Eleanor dans l'intimité de la chambre conjugale – utilisait-il ces jeunes femmes pour se livrer à des... *expériences*. Et elle se délectait à décrire les fameuses expériences que menaient ces docteurs-là... Eleanor, elle, ne pensait à rien de tel. Ou plutôt, si elle y pensait,

elle n'en concevait aucune peur. En bref, Eleanor était prête à tout.

Theodora – c'était le seul nom qu'elle utilisait : sur ses dessins (bien que signés « Theo »), à la porte de son appartement, sur la vitrine de sa boutique, dans l'annuaire téléphonique, sur son papier à en-tête et au bas de la jolie photographie qui trônait sur la cheminée, partout elle n'était que Theodora –, Theodora, donc, ne ressemblait nullement à Eleanor. Pour Theodora, les concepts de devoir et de conscience appartenaient aux adeptes du scoutisme. L'univers de Theodora, à l'image de son parfum délicieusement fleuri, ne se composait que de plaisirs et de couleurs douces. Elle était arrivée sur la liste du Dr Montague parce qu'un jour, alors qu'elle se prêtait en riant à une expérience, elle avait réussi à deviner dix-huit cartes sur les vingt tirées par un assistant qu'elle ne pouvait ni voir ni entendre. Theodora s'était extasiée de se découvrir un talent aussi exceptionnel, et son nom, qui figurait en bonne place dans les archives de l'expérimentation, avait inévitablement attiré l'attention du Dr Montague. Amusée à la lecture de sa première lettre, elle lui avait répondu par simple curiosité, bien qu'avec la ferme intention de décliner l'invitation. Mais, poussée peut-être vers Hill House à son insu par ce don qui s'était éveillé en elle et lui avait soufflé le nom des cartes invisibles, elle se sentit tentée lorsqu'elle reçut la deuxième lettre. Sans raison apparente, elle se lança aveuglément dans une violente querelle avec l'amie qui partageait son appartement. Des paroles furent prononcées de part et d'autre, que seul le temps parviendrait à effacer. Délibérément, froidement, Theodora brisa la jolie statuette que son

amie avait sculptée pour elle. À son tour, l'amie déchira le recueil de poèmes d'Alfred de Musset que Theodora lui avait offert pour son anniversaire, en s'acharnant plus particulièrement sur la page qui portait une tendre dédicace. De tels actes, bien sûr, ne s'oublieraient pas de sitôt, et il faudrait que beaucoup d'eau ait coulé sous les ponts avant qu'elles ne puissent en rire ensemble. Le soir même, Theodora écrivit au Dr Montague pour accepter sa proposition, et elle partit dès le lendemain, dans un silence glacial.

Luke Sanderson était un menteur. Et un voleur. Sa tante, la propriétaire de Hill House, aimait à faire remarquer que son neveu avait reçu la meilleure éducation, avait les meilleurs vêtements, et le meilleur goût – mais les pires fréquentations. Elle aurait sauté sur n'importe quelle occasion pour s'en débarrasser. Par le biais de son avocat, elle argua auprès du Dr Montague qu'il était impossible, considérant la nature de son projet, de lui louer la maison sans qu'un membre de la famille ne surveille les opérations. Sans doute le docteur avait-il pressenti une force étrange chez Luke lors de leur première rencontre, un instinct de conservation quasiment félin. Il souhaitait tout autant que Mrs. Sanderson sa présence à Hill House. En fin de compte, l'idée amusait Luke, soulageait sa tante et satisfaisait pleinement le Dr Montague. De toute façon, avait expliqué Mrs. Sanderson à l'avocat, il n'y avait rien que son neveu risque de voler dans la maison. Quelques vieilles pièces d'argenterie, non dénuées de valeur, mais qui présenteraient pour lui une difficulté insurmontable : il n'aurait jamais l'énergie nécessaire pour les dérober et les convertir en espèces sonnantes et trébuchantes.

Mrs. Sanderson voyait juste sur ce point : Luke ne risquait pas de disparaître avec l'argenterie familiale, la montre du Dr Montague ou le bracelet de Theodora, sa malhonnêteté se limitant essentiellement à prélever de menues sommes dans le portefeuille de sa tante, à tricher aux cartes, ou à vendre les montres et les étuis à cigarettes que les amies de Mrs. Sanderson lui offraient avec des mines rougissantes. Un jour, Luke hériterait de Hill House. Mais jamais il n'avait imaginé y habiter.

*

« Je pense qu'elle ne devrait pas prendre la voiture, c'est tout, déclara le beau-frère d'Eleanor.

– Elle est à moi aussi, répliqua Eleanor. Je l'ai payée en partie.

– Je ne suis pas d'accord. » Le beau-frère d'Eleanor se tourna vers sa femme pour chercher du renfort. « Si elle part avec, nous en serons privés tout l'été. Ce n'est pas juste.

– Carrie l'utilise presque chaque jour, alors que, moi, je ne la sors jamais du garage, dit Eleanor. En plus, vous serez à la montagne tout l'été. Carrie, tu sais bien que vous ne vous en servirez pas là-bas.

– Et si jamais notre petite Linnie tombait malade, et qu'on doive la conduire chez le médecin ?

– C'est ma voiture aussi. J'en ai besoin.

– Et si *Carrie* tombait malade ? Imagine qu'on soit obligés de l'emmener à l'hôpital ?

– Je veux la voiture. Et je la prendrai.

– Sûrement pas, lâcha Carrie avec autorité. Nous ne savons même pas où tu vas. Tu n'as pas jugé utile de nous parler de tes projets, n'est-ce pas ? Dans ces

conditions, comment pourrais-je te laisser emprunter ma voiture ?

– C'est la mienne aussi.

– Tu ne l'auras pas, un point c'est tout.

– Carrie a raison, renchérit le beau-frère. Nous ne pouvons pas nous en passer. »

Carrie esquissa un sourire. « Si je te la prêtais et qu'il t'arrive quoi que ce soit, Eleanor, je ne me le pardonnerais jamais. Qu'est-ce qui nous garantit que tu ne tomberas pas entre les mains d'un escroc ? Tu es encore très jeune, et cette voiture vaut de l'argent.

– Mais enfin, Carrie, j'ai appelé l'université. Ce docteur jouit d'une très bonne réputation...

– Bien sûr, reprit Carrie, sans cesser de sourire. Il y a tout lieu de croire qu'il s'agit d'un homme convenable. Mais *mademoiselle* Eleanor a choisi de ne pas nous dire où elle va ni comment la contacter si nous voulons récupérer la voiture. Elle pourrait avoir un accident et nous n'en serions jamais avertis. Même si *mademoiselle* Eleanor, poursuivit-elle en s'adressant ostensiblement à sa tasse de thé, est prête à courir à l'autre bout du monde pour répondre à l'invitation du premier venu, je ne vois pas pourquoi je devrais l'autoriser à prendre ma voiture.

– Elle m'appartient aussi.

– Et si notre pauvre petite Linnie était malade, là-haut, dans la montagne ? répéta le beau-frère. Sans personne pour la soigner ?

– Maman aurait réagi comme moi, Eleanor. Elle me faisait confiance et n'aurait certainement pas approuvé que je te laisse filer à la sauvette pour Dieu sait où, avec ma voiture.

– Et si c'était *moi* qui tombais malade, dit encore le beau-frère, là-haut, dans la...

– Je suis sûre que maman aurait été de mon avis, Eleanor.

– En plus, dit le beau-frère d'Eleanor, pris d'une idée subite, comment savons-nous qu'elle la ramènera en bon état ? »

Il y a un début à tout, se dit Eleanor. En descendant du taxi, tôt le matin, elle trembla à la pensée qu'en ce moment même, sa sœur et son beau-frère éprouvaient déjà des soupçons. Elle se hâta de sortir sa valise du coffre et donna un pourboire royal au chauffeur lorsqu'il eut déchargé le carton qu'elle avait posé sur le siège avant. Sa sœur et son beau-frère l'avaient-ils suivie ? se demanda-t-elle soudain. Dans quelques secondes, peut-être, ils apparaîtraient au coin de la rue et lanceraient : « La voilà ! Nous avons bien raison de nous méfier. La voilà, cette voleuse ! » Elle tourna précipitamment les talons pour se diriger vers l'entrée de l'immense parking municipal où ils garaient toujours leur voiture, tout en jetant des regards inquiets d'un côté à l'autre de la rue. C'est alors qu'elle bouscula une minuscule vieille dame. Ses bagages volèrent en tous sens et elle vit avec horreur un sac en papier qui tombait sur le trottoir et se déchirait, laissant échapper un morceau de cheesecake ainsi que des tranches de tomate et un petit pain.

« Imbécile ! hurla la vieille dame en levant son visage pointu vers Eleanor. Je voulais rapporter ça chez moi ! Vous n'êtes qu'une abrutie !

– Pardon », dit Eleanor.

Elle se pencha, mais s'aperçut qu'il ne serait pas possible de ramasser les morceaux de tomate et de gâteau et les poussa tant bien que mal dans le sac déchiré.

La vieille dame la tança d'un œil furibond puis rassembla vivement ses autres paquets.

Eleanor se releva. « Je suis vraiment désolée, dit-elle en souriant nerveusement.

– Quelle abrutié, répéta la vieille dame, plus calme à présent. J'emportais ça chez moi pour mon déjeuner. Et maintenant, à cause de vous...

– Puis-je vous rembourser ? » proposa Eleanor, sortant déjà son portefeuille.

La vieille dame se figea, muette et pensive.

« Je ne peux pas accepter d'argent, finit-elle par répondre. Vous comprenez, je n'ai pas acheté ces choses. Ce sont des restes. » Elle pinça les lèvres avec colère. « Si vous aviez vu le jambon... Mais lui, quelqu'un d'autre l'a eu *avant* moi. Et le gâteau au chocolat. Et la salade de pommes de terre. Et les petits bonbons sur des petites assiettes en carton... Je suis arrivée trop tard pour *tout*. Et maintenant... »

Elles contemplèrent toutes deux le gâchis sur le trottoir, et la vieille dame reprit :

« Mais vous demander de l'argent, pour des restes... Non, je ne peux pas.

– Alors, laissez-moi vous offrir quelque chose à la place. Je suis très pressée, mais si nous trouvons un magasin ouvert... »

La vieille dame sourit d'un air diabolique. « J'ai encore *ça*, dit-elle en serrant contre elle un de ses paquets. Vous n'avez qu'à me payer un taxi pour rentrer chez moi. Ainsi, je ne risquerai pas d'être bousculée par *quelqu'un d'autre*.

– Avec plaisir. » Eleanor interrogea le chauffeur de taxi qui, intrigué, observait la scène. « Pouvez-vous ramener cette dame chez elle ?

– Deux dollars devraient suffire, déclara la vieille dame. Sans compter le pourboire de monsieur, bien entendu. C’est vraiment très dangereux, vous savez, d’être aussi menue, ajouta-t-elle avec coquetterie. Je suis si souvent bousculée. Mais quel plaisir de rencontrer quelqu’un comme vous qui essaie de se faire pardonner. Parfois, les gens me renversent et ne se retournent même pas. »

Eleanor l’aida à grimper dans le taxi avec ses paquets, puis prit deux dollars et une pièce de cinquante cents dans son porte-monnaie et les lui tendit. La vieille dame serra l’argent dans sa toute petite main.

« Alors, la belle, dit le chauffeur. On va où ? »

La vieille dame gloussa. « Je vous le dirai quand nous aurons démarré. » Elle se tourna ensuite vers Eleanor. « Bonne chance, très chère. Et faites attention à ne plus bousculer les gens.

– Au revoir, dit Eleanor. Encore une fois, toutes mes excuses.

– Vous êtes pardonnée, répondit la vieille dame en agitant la main tandis que le taxi s’écartait du trottoir. Je prierai pour vous. »

Eleanor suivit des yeux le taxi qui s’éloignait. Il y aura au moins *une* personne qui priera pour moi, se dit-elle.

*

C’était la première journée vraiment radieuse de l’été. Dans ces moments-là, Eleanor songeait toujours avec nostalgie à sa petite enfance, quand il lui semblait que l’été durait toute l’année. Elle ne se rappelait pas un seul hiver, avant cet après-midi froid et humide où

son père était mort. Où étaient donc passés ces beaux jours ? se demandait-elle parfois. Et comment pouvait-elle les avoir vécus avec tant d'insouciance ? Ne sois pas stupide, se réprimandait-elle alors. Maintenant que tu es adulte, tu connais la valeur des choses. Rien n'est jamais vraiment perdu, pas même notre enfance. Pourtant, chaque début d'été, lorsqu'elle marchait dans la rue et percevait le souffle tiède de la brise, la même pensée glacée l'étreignait à nouveau : j'ai laissé filer tout ce temps.

Ce matin, cependant, au volant de la petite voiture qu'elle avait achetée avec sa sœur, redoutant encore que Carrie et son mari ne s'aperçoivent de son geste, elle roulait en se pliant sagement aux règles de la circulation, s'arrêtant quand il le fallait, tournant lorsque la voie était libre, et elle souriait aux rayons du soleil levant. Je m'en vais, se disait-elle, je pars. Enfin, je suis en route.

Auparavant, chaque fois que Carrie l'autorisait à prendre la voiture, elle conduisait toujours avec une extrême prudence, sachant que la moindre égratignure lui attirerait les foudres de sa sœur. Mais aujourd'hui, avec son carton sur le siège arrière, sa valise sur le plancher, et, posés sur le siège à côté d'elle, ses gants, son sac et son léger manteau, elle se sentait comme dans un petit monde clos qui n'appartenait qu'à elle seule. Je pars pour de bon, se répétait-elle.

À la sortie de la ville, tandis qu'elle attendait au feu rouge qui marquait l'intersection avec la route principale, elle tira de son sac la lettre du Dr Montague. Je n'aurai même pas besoin d'une carte, se dit-elle. Les indications de cet homme seront sûrement très précises. « ... Suivez la nationale 39 jusqu'à Ashton, écrivait-il, puis tournez à gauche sur la 5 en direction de l'ouest.

Après un peu moins de quarante kilomètres, vous parviendrez au village de Hillsdale. Traversez-le et continuez jusqu'à un croisement où vous verrez une station-service d'un côté et une église en face. Là, prenez à gauche, une étroite route de campagne qui grimpe dans les collines – la chaussée est en très mauvais état. Au bout de cette route – à huit kilomètres environ –, vous arriverez devant les grilles de Hill House. Je vous fournis cet itinéraire détaillé parce qu'il n'est guère conseillé de s'arrêter à Hillsdale pour demander son chemin. Les villageois sont grossiers envers les étrangers, et ouvertement désagréables avec toute personne qui s'enquiert de Hill House.

« Je suis heureux de vous accueillir parmi nous à Hill House et me réjouis de faire votre connaissance le jeudi 21 juin... »

Le feu passa au vert. Elle s'engagea sur la grand-route. Maintenant, songea-t-elle, plus personne ne peut me rattraper. Ils ne savent même pas dans quelle direction je suis partie.

Elle n'avait encore jamais fait de long trajet seule. L'idée que l'on pût diviser ce merveilleux voyage en kilomètres et en heures lui paraissait ridicule. Tout en filant sur la chaussée bordée d'arbres, elle le voyait plutôt comme une succession de moments tous plus neufs les uns que les autres, qui l'entraînaient dans un mouvement fluide vers un endroit encore à découvrir. L'important, c'était le voyage lui-même. Sa destination, vague et lointaine, n'existait pas. Elle était déterminée à jouir de chaque aspect de son périple, la route, les arbres, les maisons, les petites bourgades ternes et grises, et elle s'amusait à penser que, si l'envie la prenait, elle pourrait s'arrêter n'importe où et ne plus jamais repartir. Elle

se rangerait sur le bas-côté – bien qu’en réalité ce soit interdit et qu’elle risque une amende –, puis s’aventurerait à pied derrière le rideau des arbres et s’enfoncerait dans la campagne verdoyante. Elle marcherait peut-être jusqu’à l’épuisement, en chassant les papillons ou en suivant un ruisseau, et enfin, à la tombée du jour, elle parviendrait à la cabane d’un pauvre bûcheron qui lui offrirait l’hospitalité. Elle s’établirait pour toujours à East Barrington, ou à Desmond, ou dans la petite localité de Berk. Ou bien elle roulerait sans répit, jusqu’à ce que les pneus de sa voiture soient complètement usés et qu’elle ait atteint le bout du monde.

Ou encore, se disait-elle, je peux me rendre à Hill House, où je suis attendue, et où l’on m’offrira le gîte, le couvert, ainsi qu’un petit salaire qui me dédommagera d’avoir abandonné mes activités citadines et pris la fuite pour explorer le monde. À quoi ressemble donc ce Dr Montague ? Et Hill House ? Qui d’autre y aurait-il là-bas ?

Elle était loin de la ville, à présent, et attendait impatiemment de bifurquer sur la nationale 39, ce fil magique que le Dr Montague avait choisi de lui faire emprunter, une route bien précise parmi toutes les routes du monde, la seule qui pouvait la mener jusqu’à lui, jusqu’à Hill House. Lorsqu’elle parvint à l’embranchement, le Dr Montague lui apparut comme un être infaillible, incarné dans le panneau qui indiquait : Ashton, 183 km.

La route, son amie intime désormais, décrivait de souples virages au détour desquels des surprises parfois l’attendaient – une vache qui la regardait fixement par-dessus une clôture, un chien se prélassant dans l’herbe au soleil – ou plongeait au creux de vallons parsemés de petits bourgs, de champs et de vergers. En traversant

un village, elle vit une grande maison avec des murs épais et des colonnes, des fenêtres dissimulées par des volets, et deux lions de pierre qui montaient la garde en haut des marches. Elle songea qu'elle pourrait vivre ici ; le matin, elle épousseterait les lions, et le soir, avant d'aller dormir, elle leur caresserait la tête. Le temps commence aujourd'hui, se dit-elle, par cette belle matinée de juin. Mais c'est un temps étrange et tout à fait unique. En l'espace de quelques secondes, j'ai vécu une vie entière dans une maison protégée par deux lions. Tous les matins, je balayais le porche et j'essuyais les lions, et chaque soir je leur caressais la tête avant de me coucher. Une fois par semaine, je lavais leurs visages, leurs crinières et leurs pattes à l'eau chaude additionnée de soude, et je nettoyait les espaces entre leurs dents avec un petit goupillon. À l'intérieur de la maison, les pièces étaient vastes et claires, les parquets cirés, les vitres étincelantes. Une adorable vieille dame s'occupait de moi. Munie d'un plateau, elle m'apportait le thé dans un service en argent, et, le soir, un verre de vin de sureau qui est bon pour la santé. Je prenais mon dîner toute seule dans la longue salle à manger silencieuse, assise à la table au bois lustré ; entre les hautes fenêtres, les lambris blancs luisaient doucement à la lumière des bougies. Je mangeais de la volaille, des radis du jardin et de la confiture de prunes maison. La nuit, je dormais sous un baldaquin d'organdi blanc, avec une lampe tamisée dans le couloir pour veiller sur mon sommeil. Les gens s'inclinaient sur mon passage dans la rue, car tout le monde était très fier de mes lions. Quand je suis morte...

Le village était loin derrière elle maintenant. Elle dépassa une rangée de stands fermés. Une kermesse

s'était tenue ici, il y avait longtemps, avec des courses de motos. On lisait encore des fragments de mots sur les banderoles sales et déchirées. CASSE. Et, un plus loin : OU. Elle se mit à rire. Eleanor, tu vois des présages partout ! CASSE-COU... Elle ralentit, d'autant plus qu'elle roulait trop vite et risquait d'arriver avant l'heure à Hill House.

Elle s'arrêta bientôt sur l'accotement, stupéfaite, n'en croyant pas ses yeux. Sur près de cinq cents mètres la route était bordée de superbes lauriers roses, en pleine floraison, et dans cette haie éclatante de fleurs roses et blanches s'ouvrait à présent une sorte de porte, deux piliers de pierre presque en ruine entre lesquels partait un chemin. Depuis la route, on voyait que ce chemin traversait un immense carré lui aussi bordé de lauriers roses, apparemment délimité par un ruisseau au fond. Il n'y avait rien du tout dans le carré, pas de maison, pas la moindre construction. Seulement le chemin, filant tout droit jusqu'au ruisseau. Qu'y avait-il ici autrefois, se demanda-t-elle, aujourd'hui disparu ? Ou bien quel projet avait-on conçu et jamais réalisé ? Une maison ? Un jardin ? Un verger ? Avaient-ils été chassés pour toujours, ou reviendraient-ils ? Elle songea soudain que le laurier rose était une plante toxique. Ces arbustes protégeaient-ils quelque chose ? Vais-je sortir de la voiture, pensa-t-elle, franchir la porte en ruine, puis, une fois dans le carré magique, m'apercevoir que j'ai pénétré au cœur d'un pays magique, dissimulé aux regards par cette haie empoisonnée ? Lorsque j'aurai dépassé les deux piliers enchantés, la barrière protectrice s'ouvrira devant moi, car le charme sera rompu. J'entrerai dans un jardin exquis, rempli de fontaines, de petits bancs et de rosiers grimant sur des tonnelles. Il

y aura un sentier – pavé de rubis et d'émeraudes, peut-être, digne d'accueillir le pas léger d'une fille de roi –, et ce sentier me conduira tout droit au palais endormi par la malédiction. Je gravirai un large escalier gardé par des lions de pierre et je m'avancerai dans une cour intérieure au milieu de laquelle gazouillera une fontaine. J'y rencontrerai la reine, en pleurs, attendant le retour de la princesse. En me voyant, elle laissera choir sa broderie et appellera les serviteurs du palais qui, tirés enfin d'un si long sommeil, prépareront une grande fête, car le sortilège sera vaincu et le palais redeviendra ce qu'il était. Et nous vivrons heureux pour toujours.

Non, non, se dit-elle en remettant le moteur en marche. Une fois que le château apparaîtra, c'est le charme *tout entier* qui sera rompu. La campagne reprendra sa forme véritable. Routes, villes, vaches... tout s'effacera et je découvrirai un paysage verdoyant de conte de fées. Alors, du haut des collines, je verrai approcher un prince charmant sur son destrier, tout vêtu de vert et d'argent, suivi d'une centaine d'archers chevauchant derrière lui, les étendards claquant au vent, les chevaux secouant leurs harnais, les bijoux brillant de mille feux...

Elle rit, puis adressa un sourire d'adieu aux lauriers roses enchantés. Une autre fois, leur dit-elle, je reviendrai rompre le maléfice.

Elle s'arrêta pour déjeuner après avoir parcouru cent soixante et un kilomètres. Ayant déniché une auberge installée dans un ancien moulin, elle se retrouva bientôt assise, émerveillée, sur un balcon qui surplombait une rivière bondissante. Une fine écume montait des rochers où l'eau se déversait en cascade. Sur la table devant elle étaient posés un bol en cristal taillé rempli

de fromage blanc et des petits pains de maïs enveloppés d'une serviette.

C'était décidément un jour où les enchantements se succédaient d'une manière tout à fait imprévisible. Elle décida donc de prendre son temps pour profiter de celui-ci. De toute façon, on ne l'attendait pas à Hill House avant le début de la soirée. Il n'y avait pas d'autres clients hormis une famille : un père, une mère, un petit garçon et une fillette qui se parlaient doucement. Tout à coup, la fillette se retourna, l'observa avec une curiosité non dissimulée, puis lui sourit. Les rayons de soleil reflétés par la rivière jouaient au plafond, sur le bois lustré des tables, et dansaient dans les boucles de la fillette.

« Elle veut sa tasse aux étoiles », dit la mère.

Eleanor leva les yeux avec étonnement. La fillette, recroquevillée au fond de sa chaise, refusait obstinément de boire son lait. Son père fronçait les sourcils et son frère riait tout bas.

« Elle veut sa tasse aux étoiles », répéta calmement la mère.

Eleanor attendit la suite sans rien dire.

« C'est sa petite tasse à elle », expliqua la mère, gênée, en souriant à la serveuse. Cette dernière semblait scandalisée à la pensée que le bon lait de ferme qu'elle servait ne plaisait pas à la fillette. « Il y a des étoiles dans le fond, et c'est toujours dans cette tasse-là qu'elle prend son lait, à la maison. Elle l'appelle sa tasse aux étoiles parce qu'en buvant elle voit les étoiles au fond. »

La serveuse hocha la tête sans conviction et la mère se tourna à nouveau vers la petite fille en lui présentant le verre. « Tu boiras ton lait dans ta tasse aux étoiles ce soir, quand nous serons rentrés à la maison. Mais pour

l'instant, sois gentille et bois un peu dans ce verre-là, d'accord ? »

Refuse, dit silencieusement Eleanor à la fillette. Exige ta tasse aux étoiles. Une fois qu'ils auront réussi à te rendre pareille à tout le monde, tu ne la verras plus jamais, ta tasse aux étoiles. Refuse !

La fillette lui glissa un regard en coin, esquissa un sourire entendu qui creusa deux fossettes dans ses joues, et secoua la tête d'un air buté en fixant le verre. Bravo, pensa Eleanor. Quelle courageuse petite fille.

« Tu es trop faible avec elle, dit le père. On ne devrait pas lui permettre ce genre de caprices.

– Juste cette fois... » dit la mère. Elle posa le verre de lait sur la table et caressa la main de la fillette. « Tant pis. Mange ta glace. »

Lorsqu'ils partirent, la fillette agita la main pour dire au revoir à Eleanor. Celle-ci répondit à son signe et termina son café, seule, heureuse d'écouter le joyeux babil du ruisseau à ses pieds. Je n'ai plus très loin à aller, songea-t-elle. J'ai déjà parcouru plus de la moitié du chemin, le voyage tire à sa fin. Et soudain, les bribes d'une chanson surgirent du fond de son esprit et se mirent à danser dans sa tête en se mêlant au bruit de l'eau. « À s'attarder jamais rien on ne gagne¹... »

À peine était-elle sortie d'Ashton qu'elle tomba sur un minuscule cottage, enfoui au cœur d'un jardin, et faillit bien s'arrêter pour toujours. Je pourrais vivre ici, seule, se dit-elle en contemplant la porte bleue de la maisonnette au bout de l'allée. C'était une vision parfaite, que complétait le chat blanc installé sur le seuil. Personne

1. Ritournelle chantée par le personnage du bouffon dans *La Nuit des rois* de Shakespeare à l'acte II, scène 3. (N.d.T.)